

LES
VILLES DE LA GAULE

RASÉES

PAR M. J. A. DULAURE,

ET REBATIES PAR

P. A. DE GOLBÉRY,

CONSEILLER A LA COUR ROYALE DE COLMAR, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ
DES SCIENCES ET ARTS DE STRASBOURG.

OU

Réfutation d'une Dissertation insérée dans les Mémoires
de la Société royale des Antiquaires de France, sur
les lieux d'habitation, cités et forteresses des Gaulois.



PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, rue des Fossés M. le Prince, N.º 35.

1821.

RÉFUTATION

*D'UNE DISSERTATION insérée dans les
Mémoires de la Société royale des
Antiquaires de France.*

UN savant vient d'emboucher la trompette de Josué d'une manière plus terrible encore. Le général israélite a fait tomber les murs d'une ville : M. DULAURE a bien d'autres poumons ; il souffle, et tout s'écroule dans la Gaule : ses antiques murailles ne renfermeront plus d'habitations ni de citoyens ; ses *oppida*, ses forteresses, ne seront plus que des lieux de refuge, et nos ancêtres désormais iront occuper des demeures éparses dans les forêts. Tel est l'arrêt que M. Dulaure a prononcé. Non content de l'avoir fait connaître aux antiquaires¹, il a voulu lui donner toute la publicité possible, et l'a consigné dans son Histoire de Paris². « Lutèce ou Lucotèce, dit-il, « n'était point une ville ; les Gaulois, à cette « époque, n'en avaient point : ils habitaient des « chaumières éparses dans les campagnes ; et lorsqu'ils craignaient une attaque, ils se retiraient « avec leurs denrées, leurs ménages et leurs bes-

¹ Voyez le T. II de la société royale des antiquaires de France, p. 32.

² T. I, p. 37.

« tiaux, dans leurs forteresses, et y construisaient
« à la hâte des cabanes où ils abritaient leurs
« familles et leurs provisions. »

Tant que M. Dulaure ne s'est adressé qu'aux antiquaires, nous n'avons pas jugé à propos de combattre son opinion : quelque habile, en effet, que soit la dissertation dans laquelle il cherche à la faire admettre, elle ne sera lue que des savans. Mais, aujourd'hui qu'il persiste à déloger nos ancêtres, aujourd'hui qu'à la face de la France il leur signifie un congé, voyons s'il n'y a pas moyen de les empêcher de coucher sur la dure, et de les maintenir dans leurs vieilles demeures. L'Histoire de Paris est un de ces ouvrages faits pour attirer les regards de la postérité; toutes les assertions qu'elle contient, acquièrent une autorité d'autant plus grande que leur auteur a pris place parmi nos plus savans antiquaires. Il importe donc beaucoup de réfuter des erreurs qui se présentent d'une manière aussi redoutable; et comme je ne descends point dans l'arène avec les titres littéraires dont mon adversaire est paré, il est juste que je n'y entre pas seul, et que j'appelle à mon secours ce même César auquel M. Dulaure ne fait prendre, au lieu des huit cents villes que lui accorde Plutarque, que des enceintes de murailles d'environ sept pieds de haut : c'est au général romain à défendre sa gloire.

Pour parvenir à l'établissement de son système, M. Dulaure, dans un premier paragraphe, dé-

termine, à sa manière, la signification des mots latins, *civitas*, *urbs*, *oppidum*, *vicus*, *ædificium*; et ici, parmi beaucoup de remarques de grand sens, se trouvent des erreurs qu'on ne peut passer sous silence.

D'abord il fait du mot *civitas* une expression qui prend divers degrés de signification, à volonté, et selon les pays pour lesquels elle est employée.

Ainsi (dit-il) CIVITAS avait, suivant les lieux, une acception différente. Ce mot signifiait une nation chez les Gaulois indépendans, et une ville capitale chez les Gaulois soumis aux Romains.

Où M. Dulaure prend-il cela? Deux remarques, l'une de Hotmann, l'autre de d'Anville, servent à établir que *civitas* désigne le territoire entier d'un peuple. M. Dulaure y en ajoute une troisième, également concluante : *César, disant qu'il a envoyé des députés dans toutes les parties du pays des Ædui, s'exprime ainsi : Nuntios tota civitate Æduorum dimittit.* Et Tacite, que M. Dulaure ne cite pas, a dit : *Patescit in civitates Germania.*

Nous admettons avec M. Dulaure que *civitas* signifie une réunion de citoyens en corps politique, ou bien le droit de faire partie de ce corps politique, ou bien encore l'étendue de pays soumise à l'action de ce corps politique. Mais, ce que nous admettons avec lui pour la Gaule non soumise, nous l'étendons non-seule-

ment à la Province, mais au reste du monde. L'exemple dont il s'appuie pour prouver que, dans la Province, *civitas* signifiait non pas ce corps politique, non pas cette étendue de territoire, mais une ville, n'est pas heureusement choisi. Lorsque César, dit-il, parle des lieux d'habitation situés dans la partie méridionale de la Gaule depuis long-temps subjuguée, et qu'on nommait alors Province romaine et ensuite Gaule narbonnaise, où se trouvaient des villes, colonies, des villes constituées comme celles de l'Italie, des villes chefs-lieux de territoire; alors il les qualifie de *civitates*, cités: Toulouse, Carcassone et Narbonne, dit-il, qui sont les cités de la Gaule, province romaine; Tolosa, Carcassone et Narbonne, quæ sunt *civitates Galliæ provinciæ*. Si les places de la Gaule insoumise eussent été des villes ou des chefs-lieux de nation, de cité, comme l'étaient celles de la Gaule romaine, César les eût qualifiées de même; il aurait dit: *civitas Bibracta*, *civitas Genabum*, *civitas Gergovia*; or il n'a jamais qualifié ces places de *civitas*.

M. Dulaure se met ici en contradiction directe avec Hotmann, dont tout à l'heure il invoquait le témoignage. Hotmann affirme que, dans tout l'ouvrage de César, *civitas* ne désigne pas une seule fois ce que nous appelons ville. Hotmann a raison, et M. Dulaure nous semble n'avoir pas réfléchi que Toulouse, Carcassone et Narbonne figurent ici comme des réunions de citoyens.

Peu importe qu'elles aient fait partie de la Province. Ne sait-on pas que les colonies faisaient corps de cité, quoiqu'elles n'eussent qu'une seule ville, et le territoire distribué aux colons? Ne sait-on pas que les colonies étaient régies *jure Quiritium, Latii, Italiæ aut provinciali*? C'est à cette constitution politique qu'il faut rapporter le passage de César: *Multis præterea viris fortibus Tolosa, Carcassone et Narbone, quæ sunt civitates Galliæ provinciæ finitimæ, his regionibus nominatim evocatis*. Ce sont des hommes que lui fournissent les corps politiques de ces cités, de ces colonies. Ma remarque se confirme par un autre passage de César¹. Il apprend que les Helvétiens se dirigent vers le pays des Santones, qui non longe a Tolosatium finibus absunt, quæ civitas est in provincia. Voilà bien certainement *civitas* employé pour la même cité, et se rapportant non à la ville, mais au territoire, au corps de la colonie.

Après cela que penser de cette assertion? Il (César) aurait dit: *civitas Bibracta*, *civitas Gergovia*, *civitas Genabum*, si ces places eussent été des villes ou des chefs-lieux de nations. Elle tombe d'elle-même, puisque *civitas* est la réunion de tous les citoyens, la généralité de leur territoire. César ne devait pas, lors même qu'il s'agissait d'une capitale, lui attribuer ce qui était à toute la

¹ L. 1, c. 10.

contrée. Il n'a jamais dit *civitas Gergovia*; mais il a dit souvent *civitas Arvernorum*. Nous ne lisons point dans ses Commentaires *civitas Bibracta*; mais nous y trouvons à chaque pas *civitas Eduorum*. S'il a dit *civitas Tolosatium*, c'est, je le répète, parce que le corps moral, l'État, le *jus Quiritium*, *Latii*, *Italici*, ou le *jus provinciale*, était concentré dans la ville bâtie par des colons, et que chez eux, seulement chez eux, *urbs* pouvait, jusqu'à un certain point, devenir synonyme de *civitas*: or ce nom d'*urbs* César l'a donné à *Gergovia* et à d'autres villes, qu'il n'aurait point qualifiées de *civitates*, parce qu'une capitale n'est point le pays entier. En veut-on une preuve irréfragable? Voici ce que dit Cicéron, qui savait bien autant de latin que nous. Il parle du passage de l'état primitif du genre humain à l'état de civilisation: *Tum conventicula hominum; quæ postea civitates nominatæ sunt; tunc domicilia conjuncta, quas urbes dicimus, invento et divino et humano jure, mœnibus sepserunt.* Dans le Songe de Scipion on lit: *Nihil est enim illi principi Deo, qui omnem hunc mundum regit, quod quidem in terris fiat, acceptius, quam concilia cœtusque hominum jure sociati, quæ civitates appellantur.* Jamais, et j'en porte le défi à M. Dulaure, il ne me montrera un seul passage où Cicéron ait pris *civitas* dans un autre sens. Je sais que quelques auteurs (entre autres Aulu-Gelle, qui cite Verrius Flaccus) ont beaucoup étendu le sens de ce mot; mais ce n'est que par un abus

de sa véritable signification. Voici le passage d'Aulu-Gelle ou plutôt de Verrius Flaccus (liv. 18, ch. 15): *Senatum dici et pro loco et pro hominibus; civitatem et pro loco et pro oppido, et pro jure quoque omnium et pro hominum multitudine.* Ici encore il est évident que le *pro oppido* ne peut se rapporter qu'au cas où une ville jouit seule d'un droit particulier; alors le droit peut nommer le lieu, comme l'assemblée du sénat communique sa dénomination au bâtiment qui le contient.

Il paraît néanmoins que Favorinus ne se contenta pas de l'autorité de Domitius, et qu'il voulut des exemples de ces diverses acceptions. Aulu-Gelle en cita, dit-il, et les prit chez les meilleurs écrivains. Malheureusement il ne les a point transcrits dans ses Nuits attiques, ou plutôt il n'en a rapporté dans cet ouvrage qu'un seul, qui est relatif au mot *concio*, qui avait été mis en discussion en même temps. Je ne doute pas que, si nous avions également sous les yeux les exemples dont il s'est appuyé pour le mot *civitas*, nous n'y eussions découvert la preuve complète que toutes les fois que les auteurs s'en sont servis pour désigner une seule ville, cette ville était à elle seule l'État. C'est ainsi que nous lisons dans Vitruve¹: *Zama est civitas Afrorum, cujus mœnia rex Juba duplici muro sepsit*, etc.; passage qui semble tout-à-fait contraire à notre manière d'entendre le mot *civi-*

¹ Livre VIII, chap. 4.

tas. Mais tout aussitôt Pline nous empêche de tomber dans l'erreur sur cette qualification de *civitas*, accordée à Zama, en nous apprenant¹ que l'Afrique compte trente villes libres, parmi lesquelles il nomme *Zama*; ajoutant que, quant aux autres *oppida*, il en est qui méritent non-seulement le nom de cité, mais même celui de nation. *Ex reliquo numero non civitates tantum, sed ple-ræque etiam nationes jure dici possunt.* Il y avait donc une différence entre le simple *oppidum* et la cité, *civitas*, et cette dernière dénomination tenait sans doute le milieu entre une ville et une nation.

Mais revenons à Aulu-Gelle et à ses interlocuteurs : la discussion qui s'est élevée entre eux, prouve que dès-lors le sens de *civitas* était contesté, et que sa signification primitive avait varié. On sait que sous les empereurs l'usage s'établit peu à peu d'appeler de ce nom la capitale de chaque nation. Par là on désignait surtout qu'elle était le siège du pouvoir politique. Mais l'abus se mit promptement à côté de l'usage. Peut-être aussi les Romains éprouvaient-ils à prononcer les mots gaulois la même difficulté qui nous embarrasse nous-mêmes dans les noms étrangers; peut-être préféraient-ils désigner une ville par le nom du peuple dont elle était capitale. Quoi qu'il en soit, cet usage prévalut chez eux, et s'étendit en fort peu de temps à des villes de moindre importance², d'où

¹ Livre V, §. 5.

² Depuis que cette dissertation est achevée, j'ai retrouvé mon opinion émise déjà par le savant abbé Belley (Mém. de l'Acad., vol. XXXII, pag. 22, 24, 40, 43, 344).

il arriva que peu à peu la signification du mot *civitas* devint douteuse, même pour les grammairiens qui la discutaient. Les peuples conquis, au contraire, continuèrent fort long-temps à désigner leurs villes par les anciens noms, et sous Julien les Gaulois appelaient encore Paris *Leucetia* (λευκέτιαν ὀνομαζουσι οἱ κελτοί), tandis que depuis fort long-temps elle était pour les Romains *civitas Parisiorum*.

N'en fût-il pas ainsi, le mot *civitas* eût-il encore cinquante autres acceptions, il les recevrait pour un pays comme pour un autre; car les mots ne suivent point l'exemple du thermomètre, qui varie selon les degrés de latitude sous lesquels on en fait usage.

Le mot *urbs* est bien autrement arrangé encore.

M. Dulaure remarque que César ne l'a employé que quatre fois : d'abord, lorsqu'il dit, *uno die amplius viginti urbes Biturigum incenduntur*.¹ M. Dulaure ne veut pas qu'il y ait eu plus de vingt villes dans le Berri à une époque de barbarie²

¹ Liv. VII, ch. 15.

² Je ne sais pourquoi des écrivains, d'ailleurs très-recommandables, s'attachent aujourd'hui à nous représenter les Gaulois comme plongés dans la barbarie à l'époque où César vint conquérir leur patrie. Il résulte, au contraire, du témoignage de tous les auteurs, et notamment de Pline, que les arts utiles avaient chez eux fait des progrès tels qu'en plusieurs points ils servaient de modèles aux autres peuples. Cette vérité est fort bien établie dans quelques-uns des Mémoires de l'Académie des inscriptions; et personne, jusqu'à ce jour, n'avait songé à la contester. Est-il donc besoin, pour vanter le temps présent, de déshériter les Français de la gloire de leurs ancêtres ?

où le sol était presque entièrement couvert de forêts. Il prétend d'ailleurs que, s'il s'agissait ici de villes, les Bituriges n'auraient pas regardé cela comme une perte de peu d'importance, en sorte qu'on eût pu dire : *celeriter amissa recuperaturos confidebant*. Enfin, de ce que Vercingétorix dit plus bas, *oppida incendi oportere*, il conclut, toujours par suite de son erreur sur *oppida*, que *urbs*, dans César, ne signifie point ville. D'ailleurs, comme Vercingétorix a dit plus haut : *vicos atque ædificia incendi oportere*, M. Dulaure pense que le nombre vingt, appliqué à *urbes*, comprend ici des maisons isolées. Singulière conséquence ! Vercingétorix propose à sa nation un parti héroïque, et il entre dans le détail de ce qu'il faut brûler : cela devait être. Mais, dans le paragraphe suivant, César parle de l'événement arrivé, et rapporte seulement ce qu'il y a de plus remarquable : savoir l'incendie de vingt villes (car cet événement mettait le lecteur à même de juger par lui-même combien de villages et de maisons isolées avaient eu le même sort). *Mais il n'a jamais existé un si grand nombre de villes dans le Berri ?* M. Dulaure a-t-il bien fait attention à l'ancien état de la Gaule quand il a dit cela ? Elle était alors aussi fertile et aussi peuplée qu'à aucune autre époque. On sait quelles migrations de peuples en sont sorties. Strabon, livre IV, dit en parlant du pays situé au nord des Cévennes, par conséquent de toute la Gaule : ἡ δ' ἄλλη πᾶσα, σῖτον φέρει πολὺν, καὶ κέγχρον καὶ βάλανον, καὶ βοσκήματα παντοῖα· ἀργὸν

δ' αὐτῆς οὐδέν, πλὴν εἰ πῖ ἔλεσι κεκάλυται καὶ δρυμοῖς· καὶ τοι καὶ τοῦτο συνοικεῖται πολυανθρωπία μαῖλλον, ἢ ἐπιμελεία· καὶ γὰρ τοκάδες αἱ γυναῖκες, καὶ τρέφειν ἀγαθαί. La Gaule n'était donc pas un désert; elle était fertile et peuplée jusque dans ses forêts; et ses forêts n'avaient pas une grande étendue, ainsi que cela résulte du passage ci-dessus. Plutarque fait prendre huit cents villes et plus à César : Ἔτη γὰρ οὐδὲ δέκα πολεμήσας περὶ Γαλατίαν πόλεις μὲν ὑπὲρ ὀκτακισίας κατὰ κράτος εἶλεν, ἔθνη, δ' ἐχειρώσατο τριάκοντα· μυρίασι δὲ παραταξαμένος κατὰ μέρος τριακισίαις ἑκατὸν μὲν ἐν χερσὶ διέφθειρεν ἄλλας δὲ τοσαύτας ἐξώγησεν. Pline va plus loin encore; il dit : *Nam præter civiles victorias undecies centena et XCII M. hominum occisa præliis ab eo*; et il ajoute sagement : *non equidem in gloria posuerim tantam, etiam coactam, humani generis injuriam* (lib. VII, c. 25). S'il y avait huit cents villes dans la Gaule, il pouvait bien y en avoir vingt dans le Berri. Cela est d'autant moins surprenant que Pline, dans sa description de la Province, après avoir déjà nommé un grand nombre de villes situées *in mediterraneo coloniæ*, ajoute, *oppida vero ignobilia XIX sicut XXIV Nemausiensibus attributa* : or, si l'on trouve qu'outre les colonies latines et les villes primitives dignes de remarque il y avait XIX *oppida* dans un petit coin de la Province, pourquoi le Berri n'en aurait-il pas eu vingt ? Je sais que M. Dulaure ne veut pas qu'un *oppidum* soit une ville; mais nous y viendrons avec détail. En attendant,

qu'il nous suffise de lui dire que Dion¹, parlant du même événement, appelle πόλις ce que César appela *urbs* : τὰ τέ περὶ πάντα οὕχ' ὅπως ἀγροὺς ἢ κώμας ἀλλὰ καὶ πόλεις ἀφ' ὧν ὠφελείαν τινὰ ἔσσεσθαι σφίσι προσεδόκων κατέφλεξαν. Je ne répondrai pas à l'argument qui est fondé sur ce que les Bituriges ne pouvaient réparer promptement leurs pertes : *celeriter amissa recuperaturos confidebant*. Qu'est-ce que la conservation de quelques maisons, de quelques villes même, auprès de la perte de la liberté et de l'indépendance d'une nation? Le vainqueur coûte toujours plus au vaincu que le rétablissement de toutes ses villes.

Nulle part César ne donne le titre d'*urbs* à des *vici*, à des *ædificia*, comme le prétend fausement M. Dulaure, et ce qu'il avance sur le chapitre 17 du VII.^e livre n'a pas le plus léger fondement. De ce que les soldats manquaient de vivres à cause de la pauvreté des Boïens, de l'inactivité des Éduens, enfin de l'incendie des maisons (*incendiis ædificiorum*), cela veut-il dire que les maisons isolées, les *vici*, soient compris dans les vingt villes incendiées? Il y a ici la même gradation que dans Dion : on avait brûlé κώμας καὶ πόλεις, *urbes*, *vicos*, *ædificia*. César énumère les *urbes* au paragraphe XV; il nomme les *ædificia* au paragraphe XVII. Le sens l'indique d'ailleurs assez; car c'est surtout à la campagne que se trouve la plus grande quantité de blé.

¹ Livre XL, chap. 34.

La seconde fois que César emploie le mot *urbs*, c'est encore dans ce même chapitre XV, et c'est aussi d'*Avaricum* qu'il s'agit. Les Bituriges supplient Vercingétorix de l'excepter de l'incendie général : « *Ne pulcherrimam prope totius Galliae urbem, quæ et præsidio et ornameto sit civitati, suis manibus succendere cogerentur.* » Remarquons en passant que l'interprète grec a rendu dans ce passage, successivement, les trois mots contestés par M. Dulaure par le même mot grec πόλις. Ἐδέοντο, μὴ τὴν καλλίστην σχεδὸν τῆς Γαλατίας συμπᾶσης πόλιν (*urbem*) φυλακὴν τε καὶ κόσμον τῇ σφεταρα πόλει (*civitatis*) οὐσαν· αὐτὸ χειρὸς καεῖν ἀναγκασθῆσθαι. Et plus bas, lorsque Vercingétorix se rend à leur prière, *defensores oppido idonei deliguntur* : ἱκανοὺς τῆς πόλεως ἀπομάχους ἐξεῖλον. Voilà donc que la même place reçoit du même auteur, dans le même paragraphe, le titre d'*oppidum* et celui d'*urbs*, et que les auteurs grecs rendent l'un comme l'autre par πόλις. Ce n'est pas tout : on l'appelle *pulcherrimam*, épithète qui ne conviendrait pas à une enceinte vide. Cette coïncidence du mot *urbs* avec celui d'*oppidum* est fréquente. Tite-Live parle d'*Illiberis*, ville alors opulente : c'est là qu'Annibal s'arrête pour traiter de son passage par la Gaule, et Tite-Live l'appelle *oppidum*; ce qui n'empêche pas que Pline, en rappelant le même temps, ne dise, *Illiberis magnæ quondam urbis tenue vestigium*, et que Pomponius Mela ne s'exprime en ces termes : *vicus Elliberri magnæ quondam urbis*

et magnorum opum tenue vestigiū. Le *quondam* de Pomponius Mela atteignait certainement l'époque dont parle Tite-Live. Or si l'*oppidum* de celui-ci peut être l'*urbs* de ceux-là; si *Avaricum*, dans le même temps, peut être appelé de l'une et de l'autre façon, ne serons-nous pas forcés de reconnaître que M. Dulaure a tort de gronder César, pour ne l'avoir pas toujours appelé un *oppidum*? et que M. Dulaure a tort encore quand il veut créer une distinction d'habitation entre ces deux choses?

Mais ce n'est pas assez; César se permet de dire, à l'occasion de Gergovia et d'Alesia, *Prospecto urbis situ*: et pour le coup M. Dulaure déclare que c'est une manière de parler familière à l'auteur, et qu'il n'en faut tirer aucune conséquence sur l'état de ces places; qu'au contraire, il faut prendre le mot *urbs* dans le sens d'*orbis*, qui se traduit par arrondissement, pays, région, et duquel, comme le dit Varron, le mot *urbs* est dérivé. En sorte que voilà véritablement César qui ne sait ce qu'il dit, qui parle un langage à lui tout seul, selon quelque mauvaise habitude, contractée sans doute en province, *oppidano quodam et incondito genere dicendi*. C'est une expression de Cicéron, qui prouve, en passant, que les *oppida* étaient habités, puisqu'on y contractait de mauvaises locutions; et il faut bien que cela soit, puisque Lucain a dit: *referta hominum oppida*¹. De plus,

¹ Comme nous sommes arrivés à contester à M. Dulaure ses *oppida* vides de citoyens, nous dirons en passant que si les *oppida* de

M. Dulaure n'a pas fait attention que le passage de César, entendu comme il le propose, est tout-à-fait vide de sens; que l'on ne brûle pas un pays, une région; que, dans le second passage cité par lui, il faudrait traduire que les Bituriges suppliaient Vercingétorix de ne pas brûler un pays, l'ornement du pays. Je suis fâché d'être obligé de contester à M. Dulaure jusqu'à son interprétation de Varron. Voici le texte de cet auteur: *Quare oppida, quæ prius erant circumducta aratro, ab orbe et urbo urbes*¹.... *Orbis* est ici le cercle que l'on avait coutume de tracer pour déterminer l'enceinte d'une ville; *urbum* est la pièce de la charrue à l'aide de laquelle on traçait cette courbe: il n'y a là, comme on voit, ni pays, ni région. On trouve des traces de cet usage non-seulement dans Varron, mais dans un grand nombre d'auteurs anciens. Ovide a dit:

Inde premens stivam designat moenia sulco;

Alba jugum niveo cum bove vacca tulit.

Il est inutile d'accumuler les citations pour établir une chose reconnue.

L'Italie étaient habités, il demeure certain que chaque fois que les auteurs disent *oppidum*, ils désignent par là ce que dans leur pays on appelle ainsi; car, lorsqu'il y a une différence locale dans les objets auxquels s'appliquent les mots, ils ne manquent pas de l'indiquer, afin de ne pas donner lieu à un mésentendu: c'est ce qu'a fait César pour les *oppida* des Bretons, c'est ce qu'il n'a pas fait pour ceux de la Gaule; ces *oppida* étaient donc pareils à ceux du reste de la terre. Nous le prouverons encore bien mieux dans la suite.

¹ De L. L., lib. 1.

M. Dulaure nous paraît cependant avoir fixé très-judicieusement la valeur du mot *oppidum*, lorsque, d'après Varron, il déclare que ce mot désigne toujours une place forte, entourée de murailles. Nous lui concéderons même que celles de ces enceintes qui ne renfermaient pas d'habitations étaient aussi appelées *oppida*¹; mais sans conséquence de ce qu'il prétend rendre ce mot en grec par *Φρούριον*. Cela peut être vrai pour certains cas, mais en général on l'a rendu par *πόλις*, et nous voyons aussi toutes les villes de la Grèce être nommées par les Romains *oppidum*. J'en vais donner une preuve aussi antique que possible : je la prends dans Ennius; il qualifie Athènes elle-même d'*oppidum*² :

Athenas antiquum opulentum oppidum.

Nous admettrons donc *Φρούριον* comme traduction d'*oppidum* chaque fois que l'auteur grec qui s'en sert a voulu par là désigner que la ville est fortifiée. Cela posé, l'exemple cité par M. Dulaure ne prouve rien pour lui; le voici; Strabon, parlant des Éduens, dit : *Τὸ τῶν Ἑδουῶν ἔθνος πόλιν ἔχον καβυλλιον ἐπὶ τῷ Ἀραρί · καὶ Φρούριον Βιβρακτα*. Cette qualification de *Φρούριον* n'empêche pas que César ne dise de Bibracte : *oppido Æduorum longe maximo ac copiosissimo*. Dion emploie le même

¹ La concession est généreuse, car Varron nous dispenserait de la faire; voici son texte : *Est oppidum ab ope dictum, quod munitur opis causa, ubi sint, et quod opus est ad vitam gerendam, ubi habitent tuto.*

² Dans les comédies que Térence a imitées du grec, Athènes est toujours désignée par le mot *oppidum*.

mot *Φρούριον* pour *Gergovia*; César, cependant, l'a qualifiée d'*urbs* : *prospecto urbis situ*. Et remarquons ici que M. Dulaure a fort mal compté, lorsqu'il a prétendu que le mot *urbs* ne se trouvait que quatre fois dans César; nous allons le lui montrer une cinquième, et pour cette fois, s'il est de bon accord, il nous dispensera de le lui montrer encore, car cette cinquième désignation est foudroyante : *Tum vero, ex omnibus urbis partibus orto clamore, qui longius aberant, repentino tumultu perterriti, sese ex oppido ejecerunt*¹. Voilà la même ville appelée par César *urbs* et *oppidum*, et par Dion *Φρούριον*. Il ne faut donc pas s'arrêter à la qualification de *Φρούριον*, donnée à Bibracte par Strabon. Comment se fait-il d'ailleurs que M. Dulaure ne nous ait pas cité le passage entier? serait-ce parce qu'il aurait été obligé de convenir qu'on y trouve *πόλιν καβυλλιον*?

Je m'expliquerai maintenant sur la difficulté que M. Dulaure veut faire naître d'une prétendue opposition entre César et Tacite. Le premier dit² que les Suèves ont envoyé par tout le pays annoncer son approche, avec ordre de quitter les *oppida* : *Uti de oppidis demigrarent, liberos, uxores suaque omnia in sylvas deponerent, atque omnes qui arma ferre possent in unum locum convenirent*. Tacite, au contraire, s'exprime ainsi : *Nullas Germanorum populis urbes*

¹ Liv. III, chap. 47.

² Liv. IV, chap. 19.

habitari satis constat, ne pati quidem inter se junctas sedes. Voilà M. Dulaure enchanté. Les Germains, qui n'avaient point de villes, avaient des *oppida*, s'écrie-t-il; ces *oppida* n'étaient donc que des forteresses. Et il ne réfléchit pas que César parle de femmes et d'enfants qu'on en fait sortir, c'est-à-dire, auxquels on fait quitter leurs demeures ordinaires, qui sont, ici du moins, ces *oppida*; tandis que M. Dulaure prétend que dans la Gaule on les y fait entrer à l'approche du danger; en sorte qu'il faudrait, selon lui, que les Gauloises se sauvassent dans les forts en temps de guerre, et que les Germaines en sortissent: singulière antinomie, qu'il établit chez deux peuples voisins. Mais c'est précisément parce que ces peuples avaient plusieurs traits de ressemblance, comme il arrive toujours sur les frontières, que l'on voit chez les Suèves quelques-uns de ces *oppida*. Les Germains peu éloignés du Rhin tenaient des mœurs de leurs voisins, et les Gaulois de l'autre rive tenaient de celles des Germains. Tacite a parlé en général et pour toute la Germanie; ce n'était pas la peine d'établir une exception pour quelques places frontières.¹

Vicus. Nous serons pour cette fois d'accord avec M. Dulaure: *vicus* signifie quartier dans une ville, et village hors des villes. César, après

¹ Mannert, célèbre géographe allemand, établit dans sa *Germania*, pages 40 et suivantes, que César et Strabon se sont trompés sur les Suèves, et qu'ils ont pris pour tels des peuples des bords du Rhin.

avoir vaincu les Helvetii, leur ordonne de rétablir leurs *oppida* et leurs *vici*¹; il fait incendier² les *vici* et les *ædificia* des Menapii, et tous les *vici* et les *ædificia* des Sicambres³; il fait dire à Vercingétorix qu'il faut brûler tous les *vici* et les *ædificia* du Berri⁴. M. Dulaure aurait bien dû remarquer que *vicus*, qui, de son aveu, est un lieu d'habitation, est dans le premier de ces passages opposé à *oppidum*, et que, dans le quatrième, le mot *oppida* se trouve aussi placé après les *vici* et les *ædificia*, comme étant un terme de cette même progression. En sorte que, lorsque César dit qu'il faut brûler les *vici* et les *ædificia*, les Grecs rendent ces mots par *κώμας καὶ κάλυβας*, ou mieux encore par *κώμας καὶ οἰκοδομηματα*. Et, lorsqu'il s'agit d'*oppida* et de *vici*, ils traduisent *πόλεις καὶ κώμας ἐνεπύρην*. Ainsi voilà bien trois degrés d'habitation, comme chez nous, villes, villages et maisons: cela ne peut être révoqué en doute.

Faut-il, après cela, s'arrêter à la signification plus ou moins étendue d'*ædificium*? Varron dit: *Ædificia nominata a parte, ut multa*. Il y a donc dans ce mot une partie simple. Or, c'est *ædes*, ainsi que le dit Pompeius Festus. Si *ædificia* est composé de plusieurs *ædes*, il pourrait tout au moins signifier une réunion de maisons;

¹ Liv. I, chap. 28.

² Liv. III, chap. 29.

³ Liv. IV, chap. 19.

⁴ Liv. VII, chap. 15.

car Varron le dérive *ab ædibus* et *faciendo* : et, ce qui démontre encore mieux cette vérité, qui au premier abord peut paraître singulière, c'est la phrase suivante : *Maximum ædificium est oppidum, ab ope dictum*. Voilà *ædificium* au singulier pour toute une ville; ôtez l'*ab ope*, ce sera la même étendue de bâtimens, la fortification exceptée.

Ainsi, nous avons vu,

1.^o Que *civitas* désigne plus souvent une division politique qu'une ville, et que ce dernier sens n'a pu se former que par extension de la signification primitive;

2.^o Que le mot *urbs* est vraiment le *πόλις* des Grecs, et s'applique le plus souvent à une ville de quelque importance;

3.^o Que le mot *oppidum* est ordinairement aussi le *πόλις* des Grecs, mais qu'alors il y a fortification. Notre mot *forteresse* le rend très-bien, soit que l'*oppidum* renferme une grande population, comme Strasbourg, soit que, semblable au fort Mortier, il ne contienne que des bâtimens militaires;

4.^o Que *vicus* est un lieu d'habitation non fermé de murs, ou bien un quartier dans une ville;

5.^o Enfin, qu'*ædes* ou *ædificium* signifie la demeure d'une famille.

II.

Cela posé, passons à la seconde partie de l'ouvrage de M. Dulaure, à celle où il rase définitive-

ment toutes les maisons des *oppida* et en classe les habitans : nouvel ange Michel à l'épée flamboyante, qui traite nos pères comme son prédécesseur avait traité Adam et Ève, et les met sans pitié à la porte de leurs antiques demeures. Mais, puisqu'il ravage ainsi notre patrie, et que d'ailleurs nous ne sommes pas de force à lui livrer une bataille rangée, nous allons le suivre comme ces infatigables guerillas, et dès que nous apercevrons un côté faible, nous donnerons sans pitié; nous descendrons du haut de nos montagnes, nous le harcellerons à chaque pas.

« Chez les Gaulois, dit M. Dulaure, les institutions qui caractérisent nos villes n'étaient pas
« contenues dans des édifices, ni réunies dans des
« lieux habités. C'était sur les frontières des na-
« tions que se rendaient les marchands, que se
« faisaient les échanges, que se tenaient les foires
« et les marchés; et cet usage, en plusieurs parties
« de la France, subsiste encore. Les affaires poli-
« tiques, judiciaires et administratives, se traitaient
« aussi en plein air, sur des frontières et dans des
« lieux sacrés. César nous apprend que les assem-
« blées de la Gaule se tenaient non dans une ville,
« mais sur les frontières des Carnutes. »

D'abord, avec la permission de M. Dulaure, *in finibus* ne signifie pas toujours *sur les frontières*; mais peu importe : je ne conteste point que l'assemblée générale se tint en plein air; je ne vois pas même comment on aurait pu faire autrement, ni quelle ville aurait offert une assez belle place

pour cela. A Rome les *comices* se tenaient au champ de Mars; à Paris, nos fédérations, nos députations d'armées se réunissaient dans un lieu qui porte le même nom. Cela prouve-t-il que Rome et Paris n'existent pas? Les foires et même les fêtes publiques se célèbrent encore aujourd'hui hors des villes. En faut-il conclure que nous nous trompons quand nous croyons habiter des villes?

Mais, dit M. Dulaure, *les druides rendaient la justice, ils décidaient de toutes les affaires : or les druides étaient dans les forêts : donc il n'y avait point de centre d'affaires, de chef-lieu.* Je ne sais pourquoi M. Dulaure ne reconnaît de magistrats que les druides, tandis qu'il est évident qu'il y en avait encore beaucoup d'autres. Je ne dirai rien de la puissance des chevaliers qu'entouraient un grand nombre d'*ambacti*; je ne me servirai pas même du passage suivant : *Interdum regna a potentioribus usurpabantur.* Je ferai seulement remarquer que César n'attribue pas aux Druides la connaissance de toutes les affaires; il dit : *Druides fere de omnibus controversiis constituunt.* Il y avait donc d'autres magistrats chargés de décider celles que les druides ne décidaient pas. Mais il y a plus; chaque cité avait un sénat. Au livre II, chap. 5, César parle de celui des Rémois, *Senatum omnem ad se convenire jussit.* En plusieurs endroits il nomme le sénat des Venètes, celui des Nerviens, etc. Il y en avait un à Agendicum; il y en avait un à Lisieux, etc. Plusieurs des sénats gaulois ont traversé ainsi toute la domination romaine, et ils duraient encore

sous la première race de nos rois. Il n'est donc pas exact de dire que pour les Gaulois il n'y avait aucune institution politique, aucun centre commun, qui pût les réunir dans les villes; et, puisque l'on nous pousse à bout sur ce point, je soutiens qu'ils ont eu jusqu'à des employés des droits réunis; car STRABON dit, en parlant de la haine qui divisait les Séquaniens et les Éduens : *ἀλλ' ἐπέτεινε τὴν ἔχθραν, ἣ τοῦ ποταμοῦ ἕρις, τοῦ διερχομένου αὐτοῦς ἐκάτερου ἔθνους ἴδιον ἀξιοῦντος εἶναι τον ἄραρα καὶ ἑαυτῷ προσήκειν τὰ διαγώγια τέλη.* Nuní δ' ὑπο τοῖς Ῥωμαίοις ἅπαντ' ἐστίν. L'octroi de navigation perçu au profit de la nation, même avant l'arrivée des Romains, suppose une régie dans les formes connues de tout temps. On voit que les Gaulois avaient non-seulement des magistrats, mais encore des administrations particulières à chaque cité, et un commerce que ne comporterait pas l'état de barbarie dans lequel M. Dulaure les veut plonger.

Mais, dit-il encore, *les cérémonies du culte se célébraient sur les hautes montagnes, et l'on en voit encore les monumens.* Belle raison! ainsi les ruines des couvens renversés par la révolution prouveront à nos descendans que nous n'avions pas d'autres demeures que les forêts. Enfin, poursuit M. Dulaure, enfin César n'a jamais donné le nom de *civitates* ni de *municipia* aux *oppida*. La raison en est cependant toute simple : je me suis déjà expliqué sur la qualification de *civitates*, quand j'ai fixé le sens de ce mot; et quant aux *municipia*, ce n'est sans doute pas sérieusement

que M. Dulaure réclame pour les Gaulois, sous peine de ne pas croire à leurs villes, une institution politique toute romaine : c'est à peu près comme si nous voulions un maire à Belgrade ou un adjoint à Constantinople.

Mais tout cela ne fait rien sur l'esprit de M. Dulaure. Il va parcourir les *oppida* à la suite de César, et il va nous montrer qu'ils étaient tous vides ; que jamais, en temps de paix, ils n'étaient habités.

Première halte : « César¹ entre dans le Soissonnais. On lui avait appris que l'*oppidum* de ce pays, appelé *Noviodunum*, était vide et ne contenait personne pour le défendre, ainsi qu'il pouvait s'en emparer sans éprouver la moindre résistance ; mais il remit cette expédition au lendemain. Cependant les habitans du Soissonnais, avertis du projet de César, vinrent pendant la nuit occuper cet *oppidum*, et la multitude s'y réfugia. »

Remarquez d'abord que M. Dulaure ne dit pas pourquoi César diffère jusqu'au lendemain de prendre Noyon. Il en fait absolument un capricieux. César n'avait pas ouï dire que Noviodunum fût vide dans le sens absolu, mais qu'il était *vacuum ab defensoribus*. C'est dans le même sens que Mithridate dit à ses fils, en parlant de Rome :

Que dis-je ? en quel état croyez-vous la surprendre ?
Vide de légions qui la puissent défendre ?

César tente donc la prise de la place ; mais, *propter latitudinem fossæ murique altitudi-*

¹ Liv. II, chap. 12.

nem, paucis defendentibus, expugnare non potuit. La garnison, toute faible qu'elle était, *paucis defendentibus*, suffisait, vu la largeur des fossés et la hauteur des murs. César eut donc besoin d'attendre au lendemain pour faire venir ses machines de guerre : *vineas agere, quæque ad oppugnandum usui erant comparare cæpit.* Mais qu'arriva-t-il pendant la nuit ? *Interim omnis ex fuga Suessionum multitudo in oppidum proxima nocte convenit.* Selon M. Dulaure, ce sont les habitans du pays qui s'y réfugient. Voilà un *ex fuga* bien traduit ! L'interprète grec a dit : *πᾶν τὸ τῶν Σουεσσίωνων πλῆθος ἐκ τῆς φύγης τῇ ἐπιούσῃ νυκτὶ εἰς ταύτην τὴν πόλιν ἀνεχώρησαν*, et le bon sens le dit aussi. Les *Suessiones* faisaient partie de l'armée que César venait de mettre en fuite, comme cela résulte du chapitre IV du même livre. Ils avaient affaibli leurs garnisons pour opposer plus de troupes à César. Ces troupes, maintenant en fuite, se retirèrent, se réunissent dans les *oppida*, et particulièrement dans Noviodunum.

Maintenant que nous avons sauvé Noyon de la fureur démolissante de M. Dulaure, il court niveler Vannes. Que font les Venètes à l'approche de César ? *Oppida muniunt* (ce qui répond à notre expression, *armer les places fortes*), *frumenta ex agris in oppida comportant* (ce qui répond à cette autre expression, *approvisionner les places fortes*) : donc il n'y avait rien avant dans les *oppida* ! D'après cette conclusion, si l'on retrouve jamais les comptes d'approvisionnement de nos intendans

militaires, on dira que Mayence et Strasbourg n'avaient ni pain ni habitans, puisqu'on y a fait entrer des soldats et des vivres à l'approche de l'ennemi. Il y a plus; M. Dulaure aurait pu lire quatre lignes plus haut : *neque nostros exercitus propter frumenti inopiam diutius apud se morari posse confidebant*. Les Venètes agissaient donc tout autant dans la vue d'ôter les vivres aux Romains que pour s'approvisionner eux-mêmes. Il aurait pu lire aussi Dion, qui, au même endroit, appelle *πόλεις ἐπ' ἐρυμνῶν χωρίων ἰδρυμένα*, les *oppida* des Venètes.

Maintenant il est question des Senones¹ : *Acco jubet in oppida multitudinem convenire*. Mais les Senones n'ont pas le temps d'obéir, et, parce qu'ils n'ont pu entrer dans leurs *oppida*, ils se soumettent et livrent des otages au général romain.

Même événement chez les Bituriges² : *Accidit ut sine timore ullo rura colentes prius ab equitatu opprimerentur quam confugere in oppida possent*.

Ces forteresses étaient donc vides d'habitans et de défenseurs avant l'arrivée de l'ennemi, etc. Oui, sans doute, elles étaient vides de défenseurs; car on croyait César bien loin : on ne l'attendait pas, et il était venu *magnis itineribus; etiam illud vulgare incursionis signum hostium, quod incendiis ædificiorum intelligi consuevit, Cæsaris id erat interdicto sublatum*. Et quant aux habitans des campagnes qui se sauvaient dans

les *oppida*, cela prouve-t-il qu'il n'y en eût point d'autres pour les y recevoir? Avons-nous cessé d'être dans Paris, lorsqu'à l'approche des Cosaques les habitans de Pantin et de Gonesse se sont réfugiés sur les boulevards?

Les Attuatici vont au secours des Nerviens; mais ils apprennent leur défaite. Dès-lors ils ne pensent plus qu'à leur propre salut : *oppida castellaque deserunt, suaque omnia in unum oppidum egregie natura munitum conferunt*. Voilà, s'écrie M. Dulaure, les *oppida* déserts. Avec sa permission, je préfère l'interprète grec, *πόλεις ἀπολιπόντες*; c'est comme si l'on disait retirer la garnison. Le mot *desertis* ne doit donc pas être pris dans un sens absolu; car il ne s'agit ici que de l'armée des Attuatici, de cette même armée qui marchait au secours des Nerviens, et qui maintenant, pour plus de sûreté et pour ne pas disséminer ses forces dans des places éloignées les unes des autres, les réunit toutes dans un seul *oppidum*. Peu importe cette circonstance, que les habitans du pays portent dans cet *oppidum* leurs effets les plus précieux : c'est toujours ainsi que l'on a coutume de soustraire au pillage ce que l'on veut conserver.

De chez les Attuatici M. Dulaure fait une seconde excursion contre les Venètes : « César, dit-il, « faisant la guerre aux Venètes, s'empara de plusieurs *oppida*, et déclara qu'il n'en retirait « aucun avantage, *frustra tantum laborem sumi*, parce que les Venètes abandonnaient les

¹ Liv. VI, chap. 4.

² Liv. VIII, chap. 3.

« forteresses et prenaient la fuite, et qu'en s'en emparant il ne parvenait ni à les arrêter ni même à leur nuire. » Comment, s'écrie M. Dulaure, la prise des *oppida* ne serait-elle point une perte pour l'ennemi, s'ils étaient des villes? Comment les Venètes ne se donnent-ils pas même la peine de les défendre? Je répondrai d'abord que César se sert de l'expression *oppidis captis*, ce qui indique communément une résistance. En second lieu, il suffit d'un peu de réflexion pour expliquer le passage de César dans un tout autre sens. Les principales forces des Venètes étaient dans leur flotte; c'était donc avec des forces navales qu'il convenait de les attaquer. Aussi César dit-il, un instant après, en parlant de lui-même, *statuit expectandam classem*. Et, n'en fût-il pas ainsi, il faudrait encore se rappeler que César écrit en général romain, et que, par conséquent, il ne range parmi ses avantages que les événements qui diminuent les forces de l'ennemi. Combien de villes ont été abandonnées en Espagne à l'approche des Français? ceux-ci en retireraient-ils un avantage? Au contraire, les forces de l'ennemi s'accroissaient de leurs citoyens, tandis que leur occupation n'était d'aucun secours pour le vainqueur.

M. Dulaure ne tient pas compte à César des quartiers d'hiver qu'il passa dans Bibracte et dans Genabum: selon lui, rien n'empêchait les Romains de s'y promener en long et en large; car il n'y avait point de maisons. Dans ce cas, on se de-

mande pour qui les marchands romains allaient faire le commerce à Cabillonum et à Genabum. M. Dulaure suppose-t-il que les Romains y soient venus pour le faire entre eux? Enfin, lorsque les habitans du pays, les Carnutes, entrèrent dans cet *oppidum* pour le surprendre, et y vinrent d'après un signal convenu, *dato signo, ἀπὸ τοῦ συγκαίμενου*, qui le donna? n'y avait-il au dedans que des Romains? Tout au contraire annonce que, parmi beaucoup d'habitans, il y avait peu de citoyens romains: *civesque Romanos, qui negotiandi causa ibi constiterant..... interficiunt, bonaque eorum diripiunt*.

L'exemple tiré de la surprise du Noviodunum des Éduens par Eperedorix et Viridomarus n'est pas plus heureux.¹

Nous avons suivi M. Dulaure dans toutes ses courses; il faut maintenant le réfuter sur d'autres genres de preuves, et rétablir le sens de quelques passages de César auxquelles il donne la torture.

Et d'abord celui-ci²:

In Gallia non solum in omnibus civitatibus atque pagis partibusque, sed pene etiam in singulis domibus factiones sunt.

Voyons le parti qu'il en tire:

« Par le territoire de chaque nation de la Gaule, *civitas*; par les divers cantons dont chaque territoire était composé, *pagi*; par les parties de chacun de ces cantons, *partes*; par

¹ Liv. VII, 55.

² Liv. VI, 11.

« les maisons qui se trouvaient dans chaque partie
 « de canton, *domus*, César a voulu désigner l'uni-
 « versalité de la population, la totalité et les parties
 « subdivisées de tous les lieux habités chez les
 « Gaulois. Dans cette énumération, les *oppida*
 « ne sont point compris; on ne trouve aucune
 « expression qui signifie une ville: il n'en exis-
 « tait donc pas chez ces peuples, et les *oppida*
 « n'étaient pas des lieux ordinaires d'habitation.
 « Quoique négative, cette preuve est très-forte. »

Il y a en effet quelque chose de fort là-dedans; mais ce n'est pas la preuve. M. Dulaure ne se serait-il pas abusé sur le sens que reçoit dans cette phrase le mot *domus*? ce mot ne serait-il pas, pour cette fois du moins, synonyme de *familia* plutôt que d'*ædificium*? Enfin, n'est-ce pas à peu près dans ce sens que nous disons la maison d'Autriche ou celle de Lorraine, sans que jamais il nous vienne à l'idée de sous-entendre par là la chambre et les appartemens de sa Majesté l'empereur d'Allemagne? Suivons la pensée de César. Il s'occupe de tous les degrés de puissance politique. Nous avons vu ce que c'était que *civitas*; *pagus* est un canton: cela est si vrai que de *pagus* nous avons fait pays, et M. Dulaure le reconnaît. Il saute donc sans raison d'une série de dénominations politiques à une chose qui y est toute étrangère. Je le répète, il n'y a pas dans tout cet endroit de César une seule désignation d'habitation. Si l'auteur des Commentaires s'est servi de l'expression *domus*, c'est pour nous

apprendre que les opinions politiques divisaient chez les Gaulois non-seulement les cités, les cantons et leurs subdivisions, mais encore les familles mêmes.¹

Il avoue cependant que des hommes difficiles pourraient ne pas se rendre à cela; il convient qu'on pourrait croire que les habitants des campagnes cherchaient un asyle dans ces forteresses au milieu de leurs concitoyens qui les habitaient. Il va nous guérir de cette erreur. D'abord il prend le discours de Critognat qui, dans Alésia, propose aux Gaulois de faire ce qu'ont fait leurs ancêtres: *qui, simili inopia subacti, eorum corporibus, qui ætate inutiles ad bellum videbantur, vitam toleraverunt*. M. Dulaure en conclut que toute la nation était dans Alésia; mais il n'y avait dans Alésia que quatre-vingt mille hommes. D'ailleurs est-il besoin de la présence de toute la nation pour manger quelques vieillards de la ville même?

César², en rappelant aux Éduens ce qu'ils lui doivent de reconnaissance, leur dit qu'il les a trouvés *compulsos in oppida, multatos agris, omnibus ereptis copiis, etc.*, et qu'il les a remis *in pristinum statum*. M. Dulaure en conclut que la nation entière était dans les *oppida*. Or, dit-il, si les *oppida* eussent été des demeures, César aurait-il mis au rang des calamités pu-

¹ Liv. VII, chap. 77.

² Liv. VII, 54.

bliques le besoin de les habiter? César se serait-il fait un mérite auprès des Edui de l'avoir fait cesser? Ne serait-il pas ridicule à un écrivain qui, s'adressant à une nation de l'Europe moderne, lui dirait : Vous avez été réduite au malheur de vous retirer dans vos villes, et de les habiter? J'espère pour M. Dulaure qu'il a une maison de campagne; je doute qu'il y reste à l'approche d'un vainqueur irrité. A Dieu ne plaise qu'il se voie jamais *in oppidum compulsus*; autrement, quelque agréable que puisse être une ville, fût-ce même la cité des Parisii (auxquels, sans égard pour lui, Strabon accorde *νήσον ἐν τῷ ποταμῷ καὶ πόλιν*); autrement, dis-je, je crois qu'il saura grand gré à celui qui le remettra *in pristinum statum*.

Mais en voilà bien d'une autre : *Dans les dialectes de l'ancienne langue celtique on ne trouve aucun mot qui signifie une ville.* Eh bien ce mot existait cependant; c'est *mag*, qui, placé à la fin du nom, faisait chez les Celtes le même effet qu'en France *ville*, en Allemagne *heim*. Charleville, Mannheim, sont comme chez les anciens Viromagus, Juliomagus, Augustomagus, Caesaromagus, Tornomagus, Montalomagus, Mosomagus, Rotomagus, Argantomagus, Brocomagus, Borbetomagus, etc. On en retrouve aussi des vestiges à la tête des noms, comme, par exemple, dans Maguelonne et Maguntia. J'admettraï, si l'on veut, que *mag* ne signifie qu'habitation, et non pas ville; mais, comme il se rencontrait souvent avec

la qualification romaine d'*oppidum*, j'aurai encore suffisamment prouvé.¹

Qu'importe après cela que Vienne chez les Allobroges, et Mediolanum chez les Insubri, aient été, peu de temps avant Strabon, des bourgades sans importance, et qu'on en ait fait des villes? Cela prouve-t-il qu'il n'y en avait pas d'autres avant celles-là? Enfin, l'exemple pris dans Dion Cassius sur les Morini est on ne peut pas plus mal choisi. Cet auteur dit que César marcha ensuite (c'est-à-dire après l'expédition des Venètes) contre les *Morini* et les *Menapii*, et qu'il les soumit d'autant plus aisément qu'ils n'ont point de villes, mais qu'ils demeurent dans des chaumières éparses. L'exception confirme la règle : Dion venait de parler des Venètes, qui avaient des villes. D'ailleurs, on voit par un passage de Dion que ces peuples étaient fort semblables aux Bretons, et les Bretons, comme le dit César, n'avaient point d'*oppida*, dans le sens absolu de *πόλεις*.

Ici M. Dulaure s'arrête et met fin à ses nombreuses expéditions. Pour nous, qui ne nous som-

¹ Mais il est reconnu par les savantes recherches de Lancelot et de Schœpflin, que *mag* signifie une habitation nombreuse, et que la petite population est déterminée en langue celtique par la syllabe *gil*. En général, toutes les terminaisons celtiques sont significatives. Nous citerons encore *dunum*, tertre, hauteur, qui a conservé chez nous et dans la plupart des langues son acception primitive, puisque nous appelons *dunes* les hauteurs qui bordent la mer. Plusieurs villes rappellent cette même signification, Dun, Château-dun, Verdun, etc.

mes appliqués jusqu'ici qu'à le refuter, établissons à notre tour et par des témoignages irrécusables que les *oppida* étaient habités.

Au siège d'Avaricum il survient une pluie violente, *ὕετός λάδρος*; cela fait rentrer les Romains sous leurs tentes, *ἐς τὰς σκηνάς*. Mais, les Gaulois, où vont-ils? La pluie était si forte que, malgré l'intérêt qu'ils ont à se défendre, ils entrent *dans leurs maisons*, *εἰς τὰς οἰκίας*; ce sont les propres termes de Dion.

Au même siège d'Avaricum il y avait des femmes dans la ville; il y en avait dans Bratuspantium, il y en avait à Gergovia; car César dit ¹: *Matres familiæ de muro vestem argentumque jactabant, et pectoris fine prominentes passis manibus obtestebantur Romanos, ut sibi parcerent, neu, sicut Avarici fecissent, ne mulieribus quidem atque infantibus abstinerent. Nonnullæ de muris per manus demissæ, sese militibus tradebant*. Il y en avait aussi dans Alesia, et ici M. Dulaure sera convaincu; car après que Critognat a proposé qu'on se mangât les uns les autres, on décide qu'on fera sortir les bouches inutiles, et que l'on tentera tout avant que d'en venir à une si horrible extrémité. *Mandubii, qui eos oppido receperant, cum liberis atque uxoribus exire coguntur*. Voilà donc des habitans qui ont reçu l'armée dans leurs murs. Dion rapporte le même fait; il dit qu'on a fait sortir *τοὺς ἀχρειστάτους*,

¹ Liv. VII, chap. 47.

τοὺς τε παῖδας καὶ τὰς γυναῖκας. Les inutiles, en conciliant ces deux passages, étaient donc tous d'Alésia : on n'y était donc pas entré, *πανδήμει*, et il n'y avait d'étrangers que les guerriers.

Les Gaulois ont eu des villes dans les temps les plus reculés. Strabon parle du trésor de Delphes, que Cæpion trouva à Toulouse, où on le gardait depuis l'expédition de Brennus. Tite-Live et Justin contribuent aussi à éclaircir la question. Le premier parle, au livre V, chap. 34, de Bellovèse, qui, du temps de Tarquin l'ancien, leva une grande quantité d'hommes pris parmi les Bituriges, les Arverni, les Senones, les Æqui, les Ambarri, les Carnutes, les Aulerci, etc.; et, ayant ainsi rassemblé une armée nombreuse en infanterie et en cavalerie, se dirigea vers les Alpes, les franchit, et fonda de suite une ville sous le nom de Mediolanum. Les Gaulois savaient donc dès-lors ce que c'était qu'une ville. Ils ne l'apprirent pas plus des Marseillais; car, lors du passage de Bellovèse et pendant qu'il était sur les terres des Tricastini, on lui dit que ces étrangers, qui cherchaient à s'établir, étaient alors assiégés par les Salyens. Bellovèse n'en continua pas moins sa route jusque chez les Insubriens, dont le nom rappelait celui d'un *pagus* des Éduens, ce qui fit qu'il jugea à propos de s'y établir et d'y fonder sa ville. On ne supposera pas, sans doute, qu'en passant dans le voisinage de ces Phocéens, qui se battaient encore pour prendre terre, Bellovèse ait appris d'eux à construire des villes : il faut plus de temps que cela

pour introduire de si grands changemens dans les mœurs d'une nation.

Arrivons à Justin, assez mauvais abrégiateur de Trogue-Pompée. Si nous l'en croyons, nos pères devraient à ces Phocéens l'art de ceindre leurs villes de murailles : *Ab his igitur Galli et usum vitæ cultioris, deposita et mansuefacta barbaria, et agrorum cultus et urbes mœnibus cingere didicerunt; tunc et legibus, non armis vivere, tunc et vitem putare, tunc olivam serere consueverunt : adeoque magnus et hominibus et rebus impositus est nitor, ut non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Græciam translata videretur*¹. Si l'assertion de Justin est exacte, il faut l'entendre en ce sens que les Gaulois ont appris des Marseillais à perfectionner leurs arts et leur agriculture, mais que long-temps avant ils les pratiquaient avec un grand succès. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'en très-peu de temps le commerce fit chez eux des progrès bien rapides. Annibal, lors de son expédition, trouva dans le Rhône un grand nombre de navires, *διὰ τὸ ταῖς ἐκ τῆς θάλαττης ἐμπορείαις πολλοὺς χρῆσθαι τῶν παρόικοντων τὸν ποταμὸν*². Je n'examinerai point ici si les lettres grecques sont venues aux Gaulois par les Marseillais, ni comment il convient d'expliquer les passages de César où il en est parlé. Revenons à M. Dulaure et aux *oppida*.

¹ Liv. XLIII, chap. 4.

² Polyb., liv. III, chap. 42.

III.

Dans un troisième paragraphe il traite de la construction des murailles des *oppida* : là il dit des choses fort justes. Mais de ce que Fabius grimpe sur une muraille de Gergovia avec le secours de trois soldats ; de ce que les femmes effrayées franchissent cette même muraille, il ne faut pas conclure qu'en général les murailles des *oppida* n'avaient que sept pieds : l'endroit dont il s'agit est escarpé, *ἀποκρημνός*. M. Dulaure aurait dû se souvenir du passage qu'il a cité lui-même au sujet de Noviodunum, que César ne put prendre, *propter latitudinem fossæ murique altitudinem*.

De ce que Possidonius, cité par Strabon, a vu des têtes d'ennemis vaincus clouées, *ἐν τοῖς προπυλαίοις*, il n'en faut pas conclure qu'il s'agit ici des portes des *oppida* : chacun gardait pour soi ses trophées.

Mais, quand M. Dulaure vient à décrire l'intérieur des *oppida*, il fait de nouveaux efforts pour les débayer¹. « Ainsi, dit-il, quand César « quitte ses quartiers d'hiver pour marcher contre les Carnutes, ceux-ci laissent leurs *oppida* « et leurs *vici* déserts, *desertis vicis oppidisque*. « César arrive ; il pose son camp précisément « dans l'*oppidum* appelé *Genabum*. On ne campe « point dans une ville remplie de bâtimens. » On serait tenté de croire que M. Dulaure n'a pas lu le passage entier. César ajoute : *atque in tecta*

¹ Livre VIII, chap. 5.

partim Gallorum, partim quæ, conjectis celeriter stramentis tentoriorum integendorum gratia, erant inædificata, milites contegit. Et pourquoi n'y avait-il pas assez de *tecta Gallorum*? parce que *Genabum* avait été récemment incendié. C'est ce que raconte César avec le plus grand détail, au livre VII, chap. 11. Ce passage prouve donc contre l'opinion de M. Dulaure, qui, du reste, veut voir ici dans *tentoriorum* la qualification de *tecta*. Il veut que *tecta inædificata* signifie des constructions non encore achevées; sens qui ne répugne pas au latin, mais à la saine intelligence de cet endroit, qui exige que ces mots soient rendus tout différemment, et que l'on interprète ainsi : César s'établit dans l'*oppidum* des Carnutes appelé *Genabum*, et y mit ses soldats à couvert, tant dans les maisons des Gaulois, que dans celles qui avaient été construites avec le chaume rassemblé à la hâte dans la vue de couvrir les tentes. Telle est aussi l'interprétation suivie dans l'édition de M. Lemaire. Cela est tout naturel. Le soldat romain, au moment de construire des cabanes pour y passer les quartiers d'hiver, retrouve les maisons des Gaulois. Ces maisons, à cause de l'incendie, ne sont plus en assez grand nombre. Dès-lors il en recouvre quelques-unes, et en reconstruit d'autres; ou bien, il établit à la hâte les cabanes qu'il était accoutumé à élever en pareille circonstance, et pour lesquelles on avait rassemblé déjà des matériaux : *conjectis celeriter stramentis tentoriorum integendorum gratia,*

Rien n'égale la manière dont M. Dulaure tourmente le chapitre 28 du livre VII de César. Il s'agit d'*Avaricum*. Les assiégés, voyant que déjà les Romains escaladent les murailles, vont se ranger *in foro ac locis patentioribus cuneatim*. Or, M. Dulaure, qui veut à toute force que les *oppida* soient vides, dit que, si quarante mille hommes pouvaient se ranger en bataille, il n'y avait plus de place pour les maisons et pour les rues. Je crois qu'il y a encore plus de creux que de vide dans son objection. Le texte prouve clairement que les troupes se rangèrent dans plusieurs endroits, *in locis patentioribus* : les quarante mille hommes ne forment donc pas un seul *cuneus*, un seul coin. Autant vaudrait dire aujourd'hui qu'une armée se forme en un seul bataillon carré. L'interprète grec a dit : ἐν τε τῇ ἀγορᾷ καὶ ἐν τοῖς ἄλλοις τῆς πόλεως εὐρυτάτοις τόποις. S'il n'y avait pas eu de maisons, il n'y aurait eu qu'une seule place, qu'un seul *τόπος*, et non pas plusieurs *loca patentiora*.

Fatigués de tant de courses nous allions enfin nous reposer; mais M. Dulaure nous entraîne de nouveau à la suite de César contre Arioviste. Celui-ci s'était emparé de l'*oppidum* appelé Vesontio : or, en parlant du désespoir des Romains qui craignaient les Germains, il dit, *abdit in tabernaculis*; donc, dit M. Dulaure, il n'y avait dans l'*oppidum* que des tentes. Lisons les paragraphes 38 et 39 du premier livre de César, et nous aurons réfuté M. Dulaure. Il est faux que l'armée fût dans l'*oppidum*; elle

était campée. *Dum paucos dies ad Vesontionem moratur*, dit l'auteur en parlant de lui-même; et plus loin : *Fulgo totis castris testamenta obsignabantur*. Il n'y avait dans Vesontio qu'une garnison, *occupatoque oppido ibi præsidium collocat*. Il serait assez singulier de dire qu'il n'y avait point de maisons dans la ville, parce qu'il y avait des tentes dans le camp.

Lorsque M. Dulaure étend à tous les Bretons la ressemblance que César remarque entre ceux du littoral et les Gaulois, ne cède-t-il pas un peu au désir de faire triompher son opinion en dépit de son auteur? Ces habitans du littoral ne sont cependant point des Bretons. Belges d'origine, ils sont venus *belli inferendi causa*; presque tous ont retenu les mœurs et même le nom de la cité gauloise dont ils sont originaires : aussi, à la différence des indigènes, de ceux de l'intérieur, dont il est question au paragraphe 21¹, les habitans du littoral ont-ils un grand nombre de maisons, différentes des cabanes du reste de la Bretagne; sans quoi César n'aurait pas dit : *creberrimaque ædificia, Gallicis fere consimilia*. Mais, lorsque le général romain vient à décrire l'intérieur de l'île, ce ne sont plus ces Bretons civilisés dont il vient de vanter les avantages; ce sont presque des barbares : *Oppidum autem Britanni vocant, quum silvas impeditas vallo atque fossa munierunt, quo incursionis hostium vitandæ causa conve-*

nire consuerunt. Cela est conforme à ce que dit Strabon : Πόλεις δ' αὐτῶν εἰσιν αἱ δρύμοι περίφραζαντες γὰρ δένδρεσι καταβεβλημένοις εὐρυχωρῇ κύκλον, καὶ αὐτοὶ ἐνταῦθα καλυβοποιῶνται, καὶ τὰ βοσκήματα κατασταθμέουσιν οὐ πρὸς πολὺν χρόνον. Et remarquez que même dans ces *oppida* bretons il y a une imitation de ceux des autres pays : on y construit des cabanes, *καλυβοποιῶνται*; mais, comme on changeait de place, c'était *οὐ πρὸς πολὺν χρόνον*. Il en était autrement des *oppida* de la Gaule, qui ne changeaient point de place. Genabum a toujours été chez les Carnutes; Bibracte n'a point quitté les Éduens, et jamais les Arvernes n'ont emporté Gergovia. L'habitation se retrouve partout; seulement elle est mobile chez les Bretons et fixe chez les Gaulois, et c'est pour cela qu'ils ont des maisons et des villes dans la véritable acception de ces mots.

Voilà donc que César et Strabon donnent à leurs lecteurs pour la Bretagne un avertissement que ni l'un ni l'autre n'a donné pour la Gaule. C'est tout simple, la Gaule était comme le reste du monde.

IV.

Opinion des modernes.

Cette opinion des modernes est que les *oppida* étaient des villes. Les historiens de nos provinces ont cru cela, et, comme ils n'ont point été contredits, leur opinion a prévalu. Adrien de Valois,

qui a établi cette opinion, ne l'a appuyée que de preuves prises chez les auteurs du bas empire ou du moyen âge : M. de Valois ne peut donc faire autorité.

J'espère que M. Dulaure ne trouvera pas à me faire le même reproche. Je ne l'ai occupé que de Polybe, de César, de Tite-Live, de Pline, de Tacite, de Strabon, etc. Ces autorités valent bien celles du capucin dont M. Dulaure vante la sagacité sur la foi de l'abbé Grandidier. Celui-ci, dans son Histoire d'Alsace, parle d'un père Dunand, membre de l'académie de Besançon, qui, comme M. Dulaure, ne voulait dans les *oppida* aucune demeure fixe.

On pense bien que, lorsque M. Dulaure vient à fixer les demeures des Gaulois, il ne leur accorde que des maisons isolées et éparses dans les bois. Il se prévaut d'un passage où il s'agit de l'évasion d'Ambiorix, que Basilus vint surprendre, mais que la proximité des bois sauva. Ambiorix était alors en fuite, il se cachait ; il devait éviter les villes. C'est donc de maisons de campagnes que César dit¹ : *ut sunt fere domicilia Gallorum, qui vitandi æstus causa plerumque silvarum ac fluminum petunt propinquitates*. César trouverait encore de nos jours beaucoup de maisons ainsi situées. Cela veut-il dire que les chefs gaulois n'habitaient point les *oppida*?

M. Dulaure traduit le paragraphe de Tacite

¹ Liv. VI, chap. 30.

où il est question des demeures germaines, et prétend le rendre applicable aux maisons de nos pères. Mais César va lui répondre ; car, après avoir décrit les mœurs des Gaulois, il dit : *Germani multum ab hac consuetudine differunt* ; et plus loin : *In annos singulos gentibus cognitionibusque hominum qui una coierunt, quantum et quo loco visum est agri attribuant, atque anno post alio transire cogunt*¹. Voilà donc un peuple tout-à-fait nomade. César dit de plus pourquoi ils font cela, et entre autres raisons, *ne accuratius ad frigora atque æstus vitandos ædificent*. Ils ne bâtissaient donc pas comme les Gaulois, dont la demeure était fixe.

Enfin Vitruve (chap. 2, liv. 1) dit, après avoir parlé de la simplicité primitive de l'architecture : *Hæc autem ex iis, quæ supra scriptæ sunt, originibus instituta possumus sic animadvertere, quod ad hunc diem nationibus exteris ex his rebus ædificia constituuntur, ut in Gallia, Hispania, Lusitania, Aquitania, scandulis robusteis aut stramentis*. Strabon : Τὸς δὲ ἱκανοὺς ἐκ στανίδων καὶ γέρεων ἔχουσι μεγάλους, θολοεῖδεις ὄροφον πολὺν ἐπιβαλλόντες.

On pourrait lire dans plus d'un voyageur une semblable description des maisons de la Champagne. S'en suit-il qu'il n'y a pas d'hôtel de la préfecture à Châlons ? Cependant il faut avouer que l'architecture gauloise devait être à peu près

¹ Liv. VI, 22.

ce que nous la voyons encore dans plusieurs grandes villes, où les maisons pour la plupart sont construites en ételles et en torchis. *Si les Gaulois eussent élevé des temples, des palais, des cirques, des théâtres, etc., nous en conserverions quelques restes.* Cette phrase est à M. Dulaure, et pour cette fois il pourrait bien avoir raison. Je pense avec lui et avec Peloutier qu'on se trompe en attribuant aux Gaulois quelques vieux édifices que l'on voit dans les Gaules¹. M. Dulaure a très-bien fait de qualifier ces restes de celto-romains, et d'y reconnaître le tâtonnement de l'inhabilité qui cherche à imiter de beaux modèles. Il a très-bien fait aussi de les attribuer au premier ou au second siècle. Il procède ensuite avec beaucoup de sagacité à l'énumération des monumens purement celtiques, et ce n'est pas là notre objet. C'est avec peine que je me vois obligé de quitter M. Dulaure au moment où je n'aurais plus à le réfuter : il me pardonnera sans doute, si la plaisanterie s'est quelquefois mêlée à mes raisonnemens ; car jamais elle n'a été despectueuse. Je proclame hautement mon estime pour le savant auteur de l'Histoire de Paris, et quoique j'aie peu de titres à son indulgence, je ne crains point de la solliciter, parce qu'elle est toujours compagne du mérite.

¹ Par exemple, la *Porta nigra* de Trèves.